



André Gide et l'Espagne

Actes du colloque de Barcelone
(17 et 18 juin 1997)

DOSSIER
réuni et présenté
par

MARC SAGAERT

Gide n'a jamais été un homme sédentaire. Depuis sa jeunesse, il parcourt les routes, il parcourt le monde. En 1893, il écrit à Paul Valéry : « Dans quelques jours, je m'embarque à Marseille pour l'Espagne, où j'attends ma joie du soleil. » Première découverte d'un pays qui le retiendra plus d'une fois. Son appréhension, sa compréhension de l'Espagne est plurielle et mérite d'être mise en lumière.

C'est pourquoi nous avons organisé, grâce à l'Institut français de Barcelone et à son directeur Jean-Claude Pompougnac, des rencontres animées par des spécialistes espagnols et français, les 17 et 18 juin 1997. Au cours de ces manifestations a été projeté le film de Marc Allégret Avec André Gide. Martine Sagaert a, à cette occasion, présenté son édition critique du tome II du Journal de Gide, qui venait de paraître chez Gallimard à la « Bibliothèque de la Pléiade ».

Nous avons, par ailleurs, assuré le commissariat d'une exposition originale sur André Gide et l'Espagne, produite par l'Institut français de Barcelone, et proposée au public catalan dans la médiathèque et la galerie de l'Institut français du 17 juin au 25 juillet 1997. Cheminant du biographique au fictionnel, celle-ci mettait en regard l'Espagne visitée et l'Espagne imaginée, questionnait l'œuvre de Gide et ses rapports avec la création en Espagne. Elle présentait également une vingtaine d'œuvres inspirées par des textes de Gide (Les Nourritures terrestres et Amyntas) réalisées par le peintre catalan Alfred Figueras et qui furent publiées en 1948 sous le titre Images d'Alger ; ainsi que des documents relatifs à Jose Maria Sert qui illustra Bethsabé.

Cette exposition regroupaient une centaine de documents parmi lesquels de nombreux documents originaux, communiqués par Mme Claudia Figueras, par M. le comte de Sert et par M. Antonio Carreras Granados, que nous remercions vivement.

Nous exprimons également nos plus chaleureux remerciements à Mme Catherine Gide qui nous apporta son soutien, à M. Pierre Masson pour ses conseils et pour la présente publication, ainsi qu'à Madame Ana Nuño et à Monsieur Andreu Roca pour leur aide amicale.

Nos remerciements vont enfin à Mme Angelina Martinez, pour son efficacité et sa disponibilité lors de la préparation de ces manifestations, qui ont été suivies par un public nombreux, et ont reçu un bel écho médiatique en Espagne et en France : radio, presse écrite : Guia del Ocio, El País, El Periódico (deux articles), Avui (deux articles), La Vanguardia, El Mundo, Quimera, La Quinzaine littéraire, Verso...).

Marc Sagaert.

Gide et l'Espagne

De la quête égotiste à la solidarité politique

par

PIERRE MASSON

LES rapports de Gide avec l'Espagne peuvent être considérés, à l'échelle d'une vie, comme un rendez-vous manqué ; évidemment, il ne faut pas céder à la tentation de transformer le nomadisme et la disponibilité célébrés par l'auteur des *Nourritures terrestres* en une obligation d'universalité, et lui faire reproche du moindre site par lui méconnu. Mais il est vrai que l'Espagne avait bien des arguments pour le séduire, et le fait qu'il les ait finalement repoussés n'est pas dépourvu de signification. L'Espagne était encore, par la France, très mal connue, si ce n'est à travers des récits qui la présentaient souvent comme un pays bizarre, sinon barbare. Avant qu'un Larbaud, pionnier en ce domaine, n'incite à s'intéresser à elle, elle était un nom, une série de clichés, plus révélateurs de celui qui les emploie que de la réalité qu'ils prétendent évoquer.

I. Attirance et répulsion

Lorsqu'en février 1893, il s'apprête à partir pour l'Espagne, Gide est en proie à « la tentation de vivre », un voyage aux pays du soleil apparaissant comme le meilleur moyen d'y céder. La lecture récente de Goethe le poussait plutôt vers l'Italie, mais il connaissait aussi Gautier, dont il avait relu en janvier *Fortunio*, et d'ailleurs Pierre Louÿs, en février, l'invitait à l'accompagner à Séville. Gide choisit finalement un

moyen terme entre l'aventure et la sécurité, et part avec sa mère. Mais la présence de ce chaperon ne doit pas faire minimiser l'importance de cette première expérience sensualiste. En mars, il annonce son départ à Paul Valéry : « Dans trois jours, à Cette, à Marseille, je m'embarquerai pour l'Espagne où j'attends ma joie du soleil ¹. » Et à Henri de Régnier, le 24 : « Ma joie de voir l'Espagne, et de la voir moi-même, est une chose aussi indicible que le parfait bonheur. [...] Je suis désespéré de n'avoir pas avec moi le *Voyage de Gautier* ². »

Malheureusement, cette fois-là comme dix-sept ans plus tard, c'est la pluie qui l'accueille en Espagne ; les paysages, à ses yeux, y gagnent presque en charme, mais se proposent aussi comme des lieux transitoires, imprégnés seulement du souvenir du soleil et de la nostalgie de la présence arabe :

Nous sommes depuis hier matin à Séville ; il pleut. De Madrid à Séville, toute la nuit, une pluie fine était tombée. On s'attend, au matin, à voir une nature pelée, roches et cactus au soleil — et c'est, au réveil, une aube grise et pluviale. Toute une campagne éplorée, nuages, brumes basses qui se soulèvent, comme après un orage d'été, des parfums flottants de feuillages, une charmante grâce attendrie.

Ce sont de monotones plaines, des champs de vertes herbes ; des aloès, des palmiers nains et des nopals les bordent ; parfois d'autres couverts d'oranges ; parfois près du Guadalquivir aux eaux rouges, des branches ruisselantes penchées. Ô jardins de l'Andalousie ! Quand donc viendrez-vous les voir, mon ami ? Quand louerons-nous, pour trouver après nos maisons de Paris inhumaines, une casa toute blanche, aux miradores mystérieux, au patio plein d'ombre, entouré de colonnes, où le jet d'eau pleure entre les palmiers ? [...] Ces cours intérieures m'ont surtout enchanté ; ici les maisons en ont toutes... Mais avez-vous jamais rêvé de l'Alcazar ? Je l'aurais souhaité l'été, par le soleil : ces murailles blanches crépies ont des ombres alors toutes bleues. [...] Tout l'Orient s'est promené pieds nus sur ces dalles, et dans les bassins aux eaux froides, les sultanes se sont baignées. Les jardins sont plus beaux que les salles. [...] La nuit, parmi les myrthes, les orangers en fleurs, les palmiers, sous la lune, le rossignol d'Hafiz chantait aux roses. Quand irons-nous en Perse mon ami ³ ?

1. *Correspondance Gide-Valéry*, Gallimard, 1948, p. 181.

2. *Correspondance Gide-Régnier*, P. U. L., 1997, p. 78.

3. *Ibid.*, p. 79.

Il n'y a pas là à proprement parler annexion de l'Orient par l'Espagne, comme l'a suggéré Raymond Tahhan ⁴, mais plutôt création d'un univers à double fond, tel que les imagine Baudelaire, tel que Gide se plaît à les organiser, de *L'Immoraliste* à *Si le grain ne meurt* : être ici, et ailleurs à la fois, et préserver la liberté de son regard en face des choses regardées...

Aussi son bonheur est-il total, si l'on en croit cette lettre (inédite) à Maurice Denis, datée du mercredi saint, avril 1893, à Séville : « Grâce à vous je vais donc pouvoir jouir simplement du plus délicieux voyage. »

Et lorsqu'il évoquera plus tard, dans *Les Nourritures terrestres*, son voyage en Espagne, la pluie semblera effacée de sa mémoire, seule subsistant une attirance pour des lieux pleins de mystères et de promesses :

À Séville, il y a, près de la Giralda, une ancienne cour de mosquée ; des orangers y poussent par places, symétriques ; le reste de la cour est dallé ; les jours de grand soleil, on n'y a qu'une petite ombre restreinte ; c'est une cour carrée, entourée de murs ; elle est d'une grande beauté ; je ne sais pas t'expliquer pourquoi.

Hors de la ville, dans un énorme jardin clos de grilles, croissent beaucoup d'arbres des pays chauds ; je n'y suis pas entré, mais, à travers les grilles, j'ai regardé ; j'ai vu courir des pintades et j'ai pensé qu'il y avait là beaucoup d'animaux apprivoisés.

Que te dirais-je de l'Alcazar ? jardin semblant de merveille persane ; je crois, en t'en parlant, que je le préfère à tous les autres. J'y pense, en relisant Hafiz. [...]

Des jeux d'eaux sont préparés dans les allées ; les allées sont dallées de marbre, bordées de myrtes et de cyprès. Des deux côtés sont des bassins de marbre, où les amantes du roi se lavaient. On n'y voit d'autres fleurs que des roses, des narcisses et des fleurs de laurier. Au fond du jardin, il y a un arbre gigantesque, où l'on se figure un bulbul épinglé. Près du palais, d'autres bassins de très mauvais goût rappellent ceux des cours de la Résidence à Munich. [...]

À Grenade, les terrasses du Généraliffe, plantées de lauriers roses, n'étaient pas fleuries lorsque je les vis ⁵.

4. « À l'exemple de Mérimée, Vigny, Musset, Gautier et même parfois Hugo, André Gide annexe l'Espagne à l'Orient. Il la rapproche spécialement de la Perse. [...] Il est certain que la lecture du *Divan Oriental-Occidental* de Goethe a contribué à cette assimilation de l'Espagne à la Perse. » (*André Gide et l'Orient*, Abécé, 1963, pp. 249-50.)

5. *Les Nourritures terrestres*, livre III, Pléiade III, pp. 56-8.

À Grenade, ma chambre avait, sur la cheminée, au lieu de flambeaux, deux pastèques. À Séville, il y a des *patios* ; ce sont des cours de marbre pâle, pleines d'ombre et de fraîcheur d'eau ; d'eau qui coule, ruisselle et fait au milieu de la cour un clapotis dans une vasque ⁶...

Enfin, lorsqu'il écrit *L'Immoraliste*, Gide semble être encore sous le charme de ce voyage :

Un voyage en Espagne avec mon père, peu de temps après la mort de ma mère, avait, il est vrai, duré plus d'un mois. [...] À peine avions-nous quitté Marseille, divers souvenirs de Grenade et de Séville me revinrent, de ciel plus pur, d'ombres plus franches, de fêtes, de rires et de chants ⁷.

Comment expliquer, dans ces conditions, qu'un an après la parution de ce livre, il se mette à proclamer, d'une manière ostentatoire et durable, sa haine de l'Espagne ? Par exemple, se rendant à Alger en passant par Madrid et Carthagène, il écrit à Édouard Ducoté : « J'ai si grande horreur de l'Espagne, qu'y rencontrer une figure amie me serait particulièrement agréable ⁸. » Et un mois plus tard, il récidive à l'intention du même, en explicitant un peu les raisons de cette horreur :

Allons, cher Ducoté, je vois que nous nous entendons sur l'Espagne, Grenade et Cordoue excepté moi aussi... Car n'est-ce pas que ce terrible peuple est anti... tout ce que nous aimons. Vous et moi sommes parbleu sensibles aux danses de la Soledad [...] mais le perpétuel escamotage de la beauté par « le caractère », de l'intelligence par l'infatuation, me sont cause là-bas de presque perpétuelle souffrance. Et tout ce qui m'est odieux dans notre littérature vient de là-bas : Hugo, Corneille et Rostand.

Vous voyez que même Grenade et Cordoue ne m'empêchent pas de parler de l'Espagne avec injustice. À vrai dire, je préfère n'en parler point ⁹.

Cette lettre est importante, car elle révèle que l'Espagne fonctionne ici comme un repoussoir symbolique, un signe de ralliement pour tous ceux qui, regroupés à *L'Ermitage*, veulent pratiquer l'art comme un sacerdoce authentique. Nous sommes justement à l'époque où, avec ses conférences, Gide cherche à jeter les bases d'une doctrine. Il est ici conscient d'être injuste envers l'Espagne, mais qu'importe, ce qu'elle lui permet de

6. *Ibid.*, livre VI, p. 139.

7. *L'Immoraliste*, Pléiade III, p. 375.

8. Lettre inédite, 5 octobre 1903. *BAAG* n° 52, p. 539.

9. Lettre inédite, 8 novembre 1903. *NRF*, juin 1964, pp. 1151-2.

dénoncer, c'est « l'espagnolisme », fourre-tout commode où il range le baroquisme de Corneille, le romantisme (« Hugo. Hélas ! ») et le panache cocardier. Ayant besoin de mots d'ordre pour s'affirmer, il ne peut le faire positivement, sa nature le portant à concilier les extrêmes. Ne pouvant s'affirmer trop fort classique sans courir le risque d'être embrigadé par les monarchistes rétrogrades, il doit d'autant plus dénoncer tout romantisme qui n'a pas su se laisser dompter. En 1913, cette satire de l'ostentation se retrouve encore dans ce passage des *Caves du Vatican*, où Protos déploie ses talents :

Il eut un bref sanglot qu'il étouffa dans son foulard ; mais, se ressaisissant aussitôt, avec un coup de talon rétif, il murmura rapidement une phrase dans une langue étrangère.

— Vous êtes italien ? demanda la comtesse.

— Espagnol ! La sincérité de mes sentiments le trahit ¹⁰.

Ce préjugé, par la suite, ne disparaît pas, mais on le voit s'affiner, Gide acceptant de dissocier certains artistes du pays qui les a produits, avouant surtout son incompréhension envers toute forme d'art qui ne prolonge pas l'idéal de mesure exprimé par la Grèce ; ainsi, en 1935 :

Il fut beaucoup question de Goya, à cause de l'exposition d'estampes, encore ouverte. Gide affirme une fois de plus son éloignement pour l'art espagnol, pour ses côtés cruels, son absence de sympathie, de participation émue à la chose peinte ¹¹.

Je n'aime pas Vélasquez mais je l'admire énormément, je ne lui pardonne pas ses imitateurs ; et le Greco m'écrase un peu par sa personnalité ¹².

Et en 1939, discutant avec Claude Mauriac :

Vous m'avez étonné, hier, en assurant que l'Espagne ne connaissait pas, dans son art, la beauté.

— C'est seulement que je sus mal m'expliquer, ou plutôt que je n'osais pas. J'ai écrit sur ce point des pages où j'ai parfaitement explicité mon opinion : l'Espagne ne connaît pas la beauté pour cette raison qu'Hélène n'y a pas abordé ¹³.

Cette hostilité de Gide avait également des causes plus particulières. L'une d'elles s'appelle sans doute Maurice Barrès, dont certains livres, comme déjà, en 1894, *Du sang, de la volupté, de la mort*, et même l'ap-

10. *Les Caves du Vatican*, Pléiade III, pp. 756-7.

11. *Les Cahiers de la petite Dame*, t. II, Gallimard, 1974, p. 454.

12. *Ibid.*, p. 486.

13. Claude Mauriac, *Conversations avec André Gide*, Albin Michel, 1951, p. 130.

parenté physique, semblaient faire de lui le chantre d'une certaine Espagne, raidie dans la religion et la mort. En 1905, dans sa deuxième chronique donnée à *L'Ermitage*, Gide ironisait sur le style de son ennemi de prédilection :

Prétendrons-nous moins français Maurice Barrès, pour présenter des qualités en apparence si espagnoles ? ces parfums, cette morbidesse, cet amour de la mort avoisinant l'amour, ce rythme si rompu, cette allure un peu capitane, cette belle cambrure d'abord puis brusquement ces abandons, ce sourire seulement des lèvres, ces ombres à la Zurbaran, ces langueurs à la Murillo ¹⁴...

Même si le charme oriental de l'Andalousie n'était pas précisément ce que Barrès appréciait de l'Espagne, il était plus net, pour s'opposer à lui, de célébrer l'Orient lui-même — en admettant le curieux glissement qui permettait à Gide de le rencontrer en Afrique du Nord.

Mais un autre nom d'écrivain peut être proposé, mais davantage comme l'illustration d'une tendance ; il s'agit de Pierre Louÿs, dont le « roman espagnol », *La Femme et le Pantin*, était paru en 1898. Gide n'avait pas, contre son ancien ami, la même animosité. Mais ce roman mettait en lumière une autre caractéristique attribuée, cette fois par convention et tradition, à l'Espagne, celle d'un pays machiste et sensuel.

Déjà, lors de son premier voyage, Gide s'était indigné contre les courses de taureaux :

Qu'on tue quelqu'un parce qu'il est en colère, c'est bien ; mais qu'on mette en colère quelqu'un pour le tuer, cela est absolument criminel.

On tue le taureau en état de péché mortel. On l'y a mis. Il ne demandait, lui, qu'à paître. Etc ¹⁵.

Pourtant, ce qui transparait dans certains de ses récits, c'est plutôt l'idée que l'Espagne est le domaine d'une certaine hétérosexualité agressive. Dans *L'Immoraliste*, elle est la source d'une sauvagerie presque primitive, incarnée par les deux fils Heurtevent :

L'un âgé de vingt ans, l'autre de quinze, élancés, cambrés, les traits durs. Ils semblaient de type étranger, et j'appris plus tard, en effet, que leur mère était espagnole. Je m'étonnai d'abord qu'elle eût pu venir jusqu'ici, mais Heurtevent, un vagabond fieffé dans sa jeunesse, l'avait, paraît-il, épousée en Espagne ¹⁶.

Et dans cette famille, de fait, tout se mêle, l'inceste, le viol et la ferveur

14. *Nouveaux Prétextes*, Mercure de France, 1951, p. 59.

15. *Journal*, t. I, Pléiade, Gallimard, 1996, p. 160 (mars 1893).

16. *L'Immoraliste*, *op. cit.*, p. 445.

religieuse. Évidemment, on ne saurait retrouver pareille ambiance dans *La Porte étroite*, mais en risquant son voyage de noces jusqu'aux portes de l'Espagne, Juliette confirme son tempérament — modérément — sensuel :

Les nouvelles de nos voyageurs continuent à être fort bonnes.

Tu sais déjà combien Juliette a joui de Bayonne et de Biarritz, malgré l'épouvantable chaleur. Ils ont depuis traversé Fontarabie, se sont arrêtés à Burgos, ont traversé deux fois les Pyrénées... Elle m'écrit à présent du Monserrat une lettre enthousiaste. Ils pensent s'attarder encore dix jours à Barcelone avant de regagner Nîmes ¹⁷.

En fait, ce qui nous permet de relever ces quelques indices, c'est le récit que Gide lui-même nous donne, véritable « histoire d'une rougeur » dont on peut comprendre, compte tenu de la présence de sa mère, de son âge et de l'état d'incertitude sentimental et sexuel dans lequel il se trouvait, combien il a pu le marquer, et devenir pour lui associé exemplairement au souvenir de l'Espagne.

C'était aux vacances de Pâques. Je voyageais avec ma mère. J'avais un peu plus de vingt ans ; mais je n'eus vingt ans qu'assez tard ; j'étais encore tendre et neuf.

Pour le divertissement de quelques touristes, un manager avait organisé une soirée de danses au premier étage d'une posada de faubourg. Déjà je répugnais alors à tout ce qui sent l'apprêt... mais quel autre moyen de voir ces danses ? [...]

Le spectacle, un peu morne au début, s'animait. On en était peut-être à la troisième danse ; celle qui la dansait, une Andalouse sans doute, au teint rose, s'agitait du ventre et des bras selon la mode des juives algériennes, et faisait flotter deux foulards, l'un caroubier, l'autre cerise qu'elle tenait du bout des doigts. Vers la fin de la danse elle commença de toupiner, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, d'abord au mitan de la salle, puis en grand cercle, à la manière d'un toton près de choir, suivant le rang des spectateurs qu'elle frôlait. Au moment qu'elle passait devant moi, vlan ! je reçus du foulard dans la figure ; et le foulard tomba sur mes genoux. J'eusse voulu que ce fût par maladresse et par hasard ; mais non : c'était direct, subit et concerté, discret... C'est ce qu'au même instant je dus comprendre, et je sentis un flot de sang m'éblouir — car ce petit manège s'éclairait au souvenir d'une chanson que parfois chantait une petite couturière qui venait travailler chez nous ; elle chantait cela lorsqu'elle était bien sûre que

17. *La Porte étroite*, Pléiade III, p. 546.

ma mère ne pouvait pas l'entendre ; [...] il y était question, au cours d'un couplet, du sultan qui « lui jeta le mouchoir ». J'entendais bien ce que le geste voulait dire. [...] Plus rouge encore que le foulard, que je dissimulai précipitamment sous ma veste, je m'efforçai de croire que ma mère n'avait rien vu, et songeai avec suffocation aux suites possibles de mon « aventure »... [...] À présent que je recouvrais contenance, ce qui me dépitait surtout c'est que, des six Espagnoles ou gitanes que cette fête rassemblait, celle qui m'avait « jeté le mouchoir » était de beaucoup la moins belle¹⁸.

Ce qui rend possible ce récit, c'est que, en 1910, Gide est désormais bien assuré de sa nature et de ses goûts ; il peut ainsi se permettre de relater une rougeur dont il ne partage plus la chaleur, ou même, plus subtilement, suggérer qu'à travers son embarras à l'égard de la gitane, ce qui pouvait se deviner était déjà son peu d'attrait pour le beau sexe. Il suffit d'être attentif à certains détails pour voir que son ironie vise moins sa propre ingénuité que le comportement stéréotypé des desservants du rite hétérosexuel : la danseuse « toupine... à la manière d'un toton près de choir », tandis qu'« un vieux daim [...], à petits coups de canne, faisait résonner le plancher ».

Malgré tout cela, le rapport de Gide à l'Espagne s'avère plus complexe ; on le voit revenir à ce pays, comme s'il n'en était pas foncièrement dégoûté, ou comme s'il ne pouvait s'empêcher d'y rechercher quelque chose d'inavoué. Comme si le souvenir d'une ancienne attirance continuait de l'inciter à risquer d'être déçu. Ainsi, en avril 1905, voyageant en compagnie de sa femme et de sa cousine Jeanne :

À Saint-Sébastien, sur la place, nous nous fîmes servir du chocolat espagnol, épais et fortement aromatisé de cannelle. [...] Jeanne prétend ne pouvoir souffrir le chocolat à l'espagnole. [...] Em. consent au chocolat espagnol, mais prend les gâteaux à l'œuf en horreur. Et comme je m'irrite à les voir toutes deux si résignées (ou résolues) à ne goûter à ce pays que par les yeux ou, tout au plus, du bout des lèvres, en enfonçant mes dents dans cette pâte huileuse et grumeleuse et safranée, je crus mordre à même l'Espagne ; ce fut affreux¹⁹.

En 1910, en compagnie de Copeau, il repart pour l'Espagne, et l'impression, malgré la pluie, est plutôt bonne. Désireux de ne voir de ce

18. *Journal*, t. I, *op. cit.*, pp. 631-2.

19. *Ibid.*, pp. 439-40.

pays que son aspect le moins ibérique, le plus arabe, il est inespérément récompensé. Il avait écrit à Copeau, le 18 mars : « Mon projet est d'échouer à Elche et de vous laisser faire la semaine sainte de Murcie tandis que je récupérerai sous les palmes ²⁰. » Le 23, à Schlumberger, il montrait le projet bien engagé : « Nous pensons bien à vous, en prenant notre café au lait du matin face au port d'Alicante. Le pays est admirable et nous sommes à hauteur ²¹. » Et enfin, à Elche, le 25, il exprime à Ghéon sa divine surprise : « Stupeur de trouver en Espagne un Biskra très réussi, mais sans parfums, sans chants de flûte, sans troupeaux ²²... »

Évidemment, entre temps, Gide a connu l'Algérie, et la comparaison joue un peu en défaveur de l'Espagne. Mais ce n'est pas une raison suffisante, et il faut tous le poids des a-priori que nous avons énumérés pour l'amener à une de ces subites volte-face dont il eut toujours le secret ; c'est à Ruyters, et surtout à Ghéon, qu'il se confie :

Trois jours durant, j'ai cru que j'allais aimer l'Espagne... Que dis-je ! déjà je la préférerais à l'Italie. La course de toros de Murcie, et l'ennui forcené de Madrid m'en dégoûtent à nouveau. [...] Je souhaite le retour plus âprement que je n'ai souhaité le départ. [...] J'ai laissé Copeau visiter Tolède tout seul ; je t'écris, échoué dans le plus morne des cafés de la plus insipide des villes. Bruxelles même présente plus d'attraits ²³.

Et pourtant, cinq mois plus tard, se rendant en Andorre, il note : « En Espagne de nouveau ! J'avais pourtant juré de n'y remettre pas les pieds de sitôt ²⁴. »

De cette alternance d'attraction et de répulsion, nous trouvons l'explication dans le texte que Gide publie dans *La NRF* en mai 1910 comme *Journal sans dates* sous le titre *En Espagne*. Ce texte est savamment organisé. Il reproduit d'abord un extrait du *Journal* de 1905, composé en deux tableaux symétriques : à Urrugne, une course joyeuse, « la lettre de M... à la main ²⁵ » ; à Saint-Sébastien, la scène du gâteau espagnol, en compagnie de Jeanne et de Madeleine. Puis c'est le *Journal* de mars-avril

20. *Correspondance Gide-Copeau*, Gallimard, 1987, t. I, p. 372.

21. *Correspondance Gide-Schlumberger*, Gallimard, 1993, p. 270.

22. *Correspondance Gide-Ghéon*, t. II, Gallimard, 1976, p. 748.

23. *Ibid.*, fin mars. Voir aussi *Correspondance Gide-Ruyters*, t. II, p. 83 : « J'ai laissé mon compagnon découvrir le mortel charme de Tolède ! [...] Assez mal en train depuis deux jours (mal de gorge), je songe au retour et désire vers Paris plus âprement qu'à Paris je ne faisais vers l'Espagne. »

24. *Journal*, t. I, *op. cit.*, p. 654.

25. Passage repris dans *Journal*, t. I, p. 439.

1910, relatant le voyage en compagnie de Copeau, et qui commence sur un ton gaillard et même enthousiaste : « L'air est tout parfumé d'azur ; les toits brillent. Fuir ! ah ! fuir plus au sud et vers un dépaysement plus total. » Et c'est alors que Gide plonge dans le passé pour raconter, comme deux scènes jumelles ou concurrentes, deux épisodes de son premier voyage en Espagne. Nous avons vu le second, il s'agit de l'histoire d'une rougeur. Voici le premier :

Lorsqu'on vient en Espagne assoiffé de soleil, de danse et de chants, rien de morne comme la salle d'un cinématographe où la pluie nous force à demander abri. Chants et danses, en vain nous en avons quêté jusqu'à Murcie. À Séville sans doute on en trouve encore ; à Grenade... Oui, je me souviens que dans l'Albaycin, il y a près de vingt ans (rien depuis, non pas même les chants de l'Égypte, n'a su toucher endroit plus secret de mon cœur) ; c'était, la nuit, dans une vaste salle d'auberge, un garçon bohémien qui chantait ; [...] cela restait comme en marge de la musique ; non pas espagnol, mais gitan, irréductiblement... Pour réentendre ce chant, ah ! j'eusse traversé trois Espagnes. Mais je fuirai Grenade crainte de ne l'y réentendre point ²⁶.

C'est-à-dire que, comme dans *Amyntas*, Gide organise un récit au cœur duquel il installe un double-fond, le voyage de 1910 n'étant relaté que pour évoquer un souvenir de 1893 ; ce souvenir, par sa dualité, affirme originelle sa fascination pour « un garçon bohémien », annulant la pauvre séduction de la gitane, anticipant sur « le petit musicien » découvert avec Wilde dans un café d'Alger. Et l'on peut alors mesurer l'impact de cette scène sur Gide en revenant à ce passage de *L'Immoraliste* relatif à l'un des fils Heurtevent :

La première fois que j'avais rencontré le plus jeune des fils, c'était, il m'en souvient, sous la pluie ; [...] il chantait ou plutôt gueulait une espèce de chant bizarre et tel que je n'en avais jamais ouï dans le pays. [...] Je ne puis dire l'effet que ce chant produisit sur moi ; car je n'en avais entendu de pareil qu'en Afrique... Le petit, exalté, paraissait ivre ²⁷.

II. Camaraderie et sympathie

Par la suite, Gide n'aura plus souvent l'occasion de se rendre en Espagne ; mais on continue de le voir balancer entre une attirance pour les

26. *Ibid.*, pp. 630-1.

27. *L'Immoraliste*, *op. cit.*, p. 445.

régions les moins castillanes, et une prévention contre les autres. En 1917, il écrit à Larbaud, installé à Alicante : « Ah ! si l'Espagne n'était si loin et si... avec quelle joie j'irais vous rejoindre. On doit si bien travailler près de vous ²⁸ ! »

Avec Robert Levesque, en janvier 1933, il évoque ce projet : « Il est possible, probable même, que je m'en aille prochainement à Barcelone — possible que je puisse t'y héberger ou, du moins, inviter un ami à nous héberger tous deux, au bord de la mer à 100 kms de Barcelone ²⁹. »

Mais en 1935, il écrit à Dorothy Bussy : « Vous n'imaginez pas ce que je suis mal installé pour vous écrire, dans cette hideuse chambre d'un hôtel, pourtant recommandé, de ce hideux Madrid ³⁰. »

Il va falloir les tragiques événements de la guerre civile pour qu'enfin, dépassant les clichés et les conventions littéraires, Gide prenne conscience que l'Espagne est d'abord un peuple. L'évocation des premiers troubles, dans son *Journal*, lors de l'avènement de la République, montre la survivance de ses préventions envers une Espagne catholique :

L'Espagne au *Soulier de satin* brûle ses couvents plus féroce-ment que n'a jamais fait le pays de Voltaire. On peut bien dire qu'elle n'a pas volé ces excès et que son Inquisition de jadis lui préparait de longue main ces représailles. Et même il ne serait pas besoin de remonter si loin. Je doute si cette fureur est signe d'une vraie délivrance, hélas ! Il y a là quelque chose de spasmodique qui pourrait bien ne pas durer ³¹.

En 1934, après les révoltes des Asturies, il ne se contente plus d'être spectateur, et intervient, comme d'autres écrivains et artistes, auprès du président de la République Alcala Zamora pour que soient atténuées les mesures de répression envisagées ; il co-signe une *Adresse* au gouvernement espagnol, intercédant pour les condamnés, demandant que les prisonniers politiques soient soustraits à la justice militaire et que la charité s'exerce en faveur des familles des victimes ³².

Traversant l'Espagne pour se rendre au Maroc en compagnie de Jef Last, il rencontre à Madrid, en avril 1935, un « camarade » qui veut être abonné au *Journal de Moscou* pour être informé ; il lui indique une Française qui puisse le lui envoyer ; plus tard, il évoque cette rencontre

28. *Correspondance Gide-Larbaud*, Gallimard, 1989, p. 177.

29. *Correspondance Gide-Levesque*, P. U. L., 1995, p. 198.

30. *Correspondance Gide-Bussy*, t. II, Gallimard, 1982, p. 572.

31. *Journal*, t. II, Pléiade, 1997, p. 272 (13 mai 1931).

32. Cf. *Monde* du 11 novembre 1934 et *Lu* du 16 novembre 1934 (*Littérature engagée*, Gallimard, 1950, p. 108).

en modifiant le lieu, pour éviter à son interlocuteur d'être identifié :

Il commença de me parler longuement des horreurs de la « répression » et des camouflages éhontés de la presse.

— C'est pas honnête, ce qu'ils font là. Ils ont tous les journaux pour eux et ils disent tout ce qu'ils veulent, et ce qu'ils disent est reproduit dans le monde entier. [...]

Sa voix tremblait d'indignation ; il s'était pris la tête dans les mains et resta quelque temps silencieux, peut-être parce que les gens circulaient près de nous. Il reprit à voix plus basse :

— Oui, c'est vrai qu'ils ont triomphé. Misère, prostitution, course de taureaux, catholicisme... Jamais ça n'a été plus fort qu'aujourd'hui. C'est vrai que le mouvement révolutionnaire a échoué... Mais vous savez : il n'a tout de même pas été inutile. D'abord, il y avait trop d'anarchistes en Espagne. Maintenant, les anarchistes ont compris qu'ils sont vaincus d'avance, s'ils ne sont pas unis, organisés ³³...

L'Espagne devient alors, pour Gide et son entourage comme Pierre Herbart et surtout Jef Last, une priorité, avec laquelle il tient à rappeler sa solidarité, et dont il fait un test de l'internationalisme de l'URSS au moment de son voyage de 1936 :

Dans cette usine de raffinerie de pétrole, aux environs de Soukhoum, [...] nous nous approchons du « Journal mural » affiché selon l'usage dans une salle du club. Nous n'avons pas le temps de lire tous les articles, mais, à la rubrique « Secours rouge », où, en principe, se trouvent les renseignements étrangers, nous nous étonnons de ne voir aucune allusion à l'Espagne dont les nouvelles depuis quelques jours ne laissent pas de nous inquiéter. Nous ne cachons pas notre surprise un peu attristée. Il s'ensuit une légère gêne. [...] Le même soir, banquet. Toasts nombreux selon l'usage. [...] Jef Last se lève et, en russe, propose de vider un verre au triomphe du Front rouge espagnol. On applaudit chaleureusement, encore qu'avec une certaine gêne, nous semble-t-il ; et aussitôt, comme en réponse : toast à Staline. À mon tour, je lève mon verre pour les prisonniers politiques d'Allemagne, de Yougoslavie, de Hongrie... On applaudit, avec un enthousiasme franc cette fois ; on trinque, on boit. Puis de nouveau, sitôt après : toast à Staline. C'est aussi que sur les victimes du fascisme, en Allemagne et ailleurs, l'on savait quelle attitude avoir. Pour ce qui est des troubles et de la lutte en Espagne, l'opinion générale et

33. « Rencontre à Tolède » (*Littérature internationale*, février 1936).

particulière attendait les directives de la *Pravda* qui ne s'était pas encore prononcée. On n'osait pas se risquer avant de savoir ce qu'il fallait penser. Ce n'est que quelques jours plus tard (nous étions arrivés à Sébastopol) qu'une immense vague de sympathie, partie de la Place Rouge, vint déferler dans les journaux, et que, partout, des souscriptions volontaires pour le secours aux gouvernements s'organisèrent ³⁴.

En septembre 1936, revenant d'URSS, Gide est informé des événements d'Espagne par Malraux, retour de Madrid (le 4), et par Johnny Bühler (le 8) qui revient de Barcelone où il est engagé comme milicien. Puis Jef Last à son tour s'engage, dégoûté par l'attitude de l'URSS ; c'est Gide qui l'annonce à la Petite Dame : « Il vient de partir pour l'Espagne où il va peut-être se faire tuer ! Il est tellement désarmé, il sent sa position si fautive, si intolérable vis-à-vis du Parti, qu'il ne trouve que ce moyen de se donner comme un brevet de pureté ³⁵ ! »

Last va s'enrôler dans le 5^{ème} régiment, sous les ordres d'Enrique Lister ; nommé caporal, il quittera l'Espagne en juillet 37 avec le grade de capitaine. De là, il envoie des lettres à Gide, enthousiastes pour la cause républicaine. C'est alors que s'amorce un projet de voyage de Gide en Espagne ; le 15 octobre, Last dit à Gide que sa venue en Espagne est souhaitée par l'Alliance des intellectuels contre le fascisme ³⁶.

Le 23 octobre, Gide reçoit « de l'ambassadeur d'Espagne une invitation (une prière plutôt) à se rendre à Madrid pour le seul bénéfice de l'autorité de sa présence. Il répond qu'il répugne un peu à aller là où l'on se bat, en inutile, mais que si sa présence pouvait avoir quelque utilité, il irait ³⁷ ».

Le 26, Ilya Ehrenbourg « insiste pour que Gide aille en Espagne, et Gide entrevoit là une manière de montrer qu'il n'entend pas se détacher des communistes, et cela juste au moment où paraîtra son livre ³⁸ ». De fait, l'URSS ayant apporté son soutien aux républicains espagnols, Gide rajoute *in extremis*, sur les épreuves de *Retour de l'URSS* (achevé d'imprimer le 6 novembre) ces deux phrases : « L'aide que l'URSS apporte à l'Espagne nous montre de quels heureux rétablissements elle demeure capable. L'URSS n'a pas fini de nous instruire et de nous étonner. »

Le 6 novembre, idée d'Herbart : « une commission n'ayant aucune

34. *Retour de l'URSS*, Gallimard, 1936, pp. 69-70.

35. *CPD*, t. II, p. 558 (23 septembre).

36. *Correspondance Gide-Last*, P. U. L., 1985, p. 33.

37. *CPD*, t. II, p. 563.

38. *Ibid.*, p. 566.

couleur politique, composée de gens de partis différents, se rendrait à Madrid pour essayer par son intervention d'arrêter les massacres prévus en demandant des choses précises³⁹ » ; le même jour, rencontre de Gide avec l'ambassadeur, et début de constitution de la délégation.

Le 7, « les choses se précisent : on a deux communistes, deux prêtres, il faudrait deux personnalités marquantes, une de droite, une de gauche. Bloch suggère Mauriac ou Duhamel à droite. "Dans ce cas, je serais l'autre", dit Gide. [...] Il est entendu qu'Aragon se chargera des démarches à l'ambassade d'Espagne pour les passeports et Gide des démarches auprès de Blum pour les avions et les passeports diplomatiques⁴⁰. »

Le 8, Gide et Herbart sont reçus par Blum ; ils obtiennent tout, avions, visas et fonds. La délégation prend forme. Mais le 10, un problème surgit du côté de la droite, tout le monde se défie et se défile ; le 16, le projet est abandonné, et Gide rapporte au Ministère des Affaires étrangères les 25 000 f reçus.

Gide n'a pu jouer les médiateurs ; le 22 janvier 1937, dans *Vendredi*, il choisit son camp : « De tout cœur, puisqu'il faut opter, et sans balancer, avec l'admirable peuple espagnol, avec Madrid, contre les intérêts des Grands d'Espagne, contre la junte de Burgos⁴¹. »

Lucien Combelle, qui est alors son secrétaire, confirme l'importance que cette guerre revêt à ses yeux : « Cette guerre d'Espagne l'émeut ; ses pensées vont aux combattants de l'idéal marxiste, oui, malgré les mésaventures récentes⁴². » D'autre part, Gide suit de près le sort de Jef Last, se rend à l'ambassade d'Espagne le 12 avril 1937 à son sujet. En juin, il verse 10.000 f pour les secours aux femmes et enfants d'Espagne.

Après la répression anti-POUM et l'arrestation en juin 37 de ses dirigeants, Gide reçoit une lettre de Barcelone de S. Pascual, le 25 août, qui l'informait des « procédés asiatiques » employés contre les membres du POUM arrêtés. Un télégramme est alors envoyé au gouvernement espagnol par Gide, Duhamel, Rivet, Mauriac et Martin du Gard : « Demandons instamment au gouvernement espagnol d'assurer à tous accusés politiques garanties de justice et particulièrement franchise et prestation de la défense⁴³. » À la suite de quoi, au Congrès international des intellectuels pour la défense de la culture, à Madrid en juillet 37, Gide, qui de

39. *Ibid.*, p. 576.

40. *Ibid.*, p. 581.

41. *Littérature engagée, op. cit.*, pp. 152-3.

42. Lucien Combelle, *Je dois à André Gide*, Chambriand, 1951, p. 33

43. *Correspondance Gide-Martin du Gard*, t. II, Gallimard, 1968, p. 117 (lettre du 17 octobre).

plus vient de publier *Retouches à mon Retour de l'URSS*, est attaqué, comme « renégat et traître » (*Journal*, p. 1320) par José Bergamin, avec qui il a pourtant eu des rapports amicaux... Il doit également subir l'attaque d'Ilya Ehrenbourg, correspondant des *Izvestiya* en Espagne, ce qui l'entraîne dans une polémique avec Jean Guéhenno, qui n'a pas voulu publier dans *Vendredi* la réponse de Gide à Ehrenbourg ⁴⁴.

À Daniel Wallard, le 30 octobre 1937, il écrit : « Je ne puis détourner ma pensée de ce drame, où vont être sacrifiés de nouveau les meilleurs. [...] Les fragments du nouveau livre de Malraux, que publie le n° de novembre de *La NRF*, me paraissent admirables ⁴⁵. »

Le 20 décembre 1937, dans un *Billet à Angèle*, Gide ironise sur un manifeste de soutien aux intellectuels espagnols, émanant de la droite (Bonnard, Drieu, Claudel, Daudet, Fernandez...) et réclamant intervention en faveur de Franco, tout en dénonçant tout soutien aux républicains ; Gide insiste sur les contradictions :

— « Il appartient à l'Espagne d'affirmer avec la même énergie les Droits de la Nation. »

— On peut affirmer tout ce qu'on veut, et même avec beaucoup d'énergie. Mais il ne me plaît pas de voir ces droits s'opposer les uns aux autres, et ceux de la Nation se dresser à l'encontre des droits de l'homme et des citoyens. Lorsque ces derniers sont attaqués par eux qui prétendent rétablir l'ordre, je proteste ⁴⁶.

Et dans son *Journal*, l'Espagne revient périodiquement comme la preuve d'une sympathie politique inébranlable. Le 16 septembre 1938, il se dit incapable « d'oublier pour un temps son deuil, les massacres d'Espagne, l'angoisse qui pèse sur l'Europe ⁴⁷ ». Le 26 janvier 1939, il note : « Obsédé par la pensée de l'atroce agonie de l'Espagne ⁴⁸. »

Enfin, en avril-mai 1939, il intervient en faveur de réfugiés venus d'Espagne, internés dans un camp à Perpignan :

1^{er} mai. Il a passé la journée au ministère de l'Intérieur pour s'occuper de ces malheureux qui sont dans le camp de concentration et ce soir il rejoint Pierre à Perpignan pour délivrer l'ami de Jef [Harry Domela] ⁴⁹.

44. Voir *Littérature engagée*, pp. 194-216.

45. *BAAG* n°113, p. 125.

46. *Littérature engagée*, p. 213.

47. *Journal*, t. II, p. 621.

48. *Ibid.*, p. 639.

49. *CPD*, t. III, Gallimard, 1975, p. 136.